

REVUE CRITIQUE DE PHILOGIE ROMANE

Volume XXIII (2023)

Direction

Massimo Bonafin (Università di Genova) – *directeur exécutif*
Jacqueline Cerquiglini-Toulet (Université de Paris IV-Sorbonne)
Maria Luisa Meneghetti (Università di Milano)
Richard Trachsler (Universität Zürich) – *directeur exécutif*
Michel Zink (Collège de France)

Comité de Rédaction

Andrea Ghidoni (Università di Genova), Fanny Maillet (Universität Zürich), Claudia Tassone (Universität Zürich)

Comité scientifique

Carlos Alvar (Universidad de Alcalá)
Roberto Antonelli (Sapienza Università di Roma)
Craig Baker (Université libre de Bruxelles)
Ariane Bottex-Ferragne (New York University)
Daron Burrows (University of Oxford)
Ivo Castro (Universidade de Lisboa)
Mattia Cavagna (Université Catholique de Louvain)
Michele C. Ferrari (Universität Erlangen)
Jean-Marie Fritz (Université de Bourgogne)
Claudio Giunta (Università di Trento)
Yan Greub (Université de Genève)
Sarah Kay (New York University)
Pilar Lorenzo-Gradin (Universidad de Santiago de Compostela)
Johannes Junge Ruhland (University of Notre Dame)
Jean-Claude Mühlethaler (Université de Lausanne)
Giovanni Palumbo (Université de Namur)
Maria Ana Ramos (Universität Zürich)
Nicolò Pasero (Università di Genova)
Dietmar Rieger (Universität Giessen)
Isabel de Riquer (Universidad de Barcelona)
Julien Stout (Princeton University)
Alfredo Stussi (Scuola Normale Superiore di Pisa)
Jean-Yves Tilliette (Université de Genève)
Marco Veneziale (Université de Lausanne)
Friedrich Wolfzettel (Universität Frankfurt am Main)
François Zufferey (Université de Lausanne)

Secrétariat

Larissa Birrer larissa.birrer@rom.uzh.ch

Adresse

Revue Critique de Philologie Romane
Romanisches Seminar Universität Zürich
Zürichbergstr. 8
CH-8032 Zürich – Suisse

Contacts

massimo.bonafin@unige.it – richard.trachsler@uzh.ch
<https://www.uzh.ch/cmsssl/rose/de/forschung/forschungamrose/zeitschriften/revuecritique.html>

Revue Critique de Philologie Romane

publiée par
Massimo Bonafin, Jacqueline Cerquiglini-Toulet,
Maria Luisa Meneghetti,
Richard Trachsler et Michel Zink

tempus tacendi
et tempus loquendi...

Volume XXIII (2023)



Edizioni dell'Orso
Alessandria

Abbonement annuel: Euro 40,00 (Italie)
Euro 55,00 (Communauté Européenne)
Euro 60,00 (autres pays de l'Europe)
Euro 80,00 (Suisse et pays extraeuropéens)

Modalités de paiement: par carte de crédit (CartaSi, Visa, Master Card) ou par virement bancaire (IBAN IT22J0306910400100000015892, Swift BCITITMM) à l'ordre des Edizioni dell'Orso S.r.l., Via Legnano n. 46 - 15121 Alessandria, avec indication (obligatoire) de l'objet du virement

Les commandes directes, changements d'adresse et toute demande de renseignements sont à adresser aux Edizioni dell'Orso (abbonamenti@ediorso.it)

© 2024

Copyright by Edizioni dell'Orso s.r.l.

Sede legale:

via Legnano, 46 15121 Alessandria

Sede operativa e amministrativa:

viale Industria, 14/A 15067 Novi Ligure (AL)

tel. e fax 0143.513575

e-mail: info@ediorso.it

<http://www.ediorso.it>

Publié avec le concours de l'Université de Zürich

Impaginazione a cura di Francesca Cattina

È vietata la riproduzione, anche parziale, non autorizzata, con qualsiasi mezzo effettuata, compresa la fotocopia, anche a uso interno e didattico. L'illecito sarà penalmente perseguibile a norma dell'art. 171 della Legge n. 633 del 22.04.41

ISSN 1592-419X

ISBN 978-88-3613-532-5

Periodico registrato presso il Tribunale di Alessandria al n. 651 (10 novembre 2010)

Direttore responsabile: Lorenzo Massobrio

Sommaire

Éditorial p. IX

I. Mise en relief

À propos d'un ouvrage récent sur *Philomena* de Chrétien de Troyes: herméneutique et prosopographie. Peter Haidu, *The Philomena of Chrétien the Jew. The Semiotics of Evil*, edited by Matilda Tomaryn Bruckner, Cambridge, Legenda (Modern Humanities Research Association), 2020.

Massimiliano GAGGERO p. 3

II. Comptes rendus

1. Éditions de textes et traductions

La Lauda su Giovanni Battista del codice Ambrosiano N 95 sup. Testo, lingua e tradizioni, a cura di Raymund WILHELM, con i contributi dei partecipanti alla Scuola estiva «Filologia romanza e edizione dei testi», Klagenfurt, 11-16 settembre 2016, Heidelberg, Winter, 2019.

Piero Andrea MARTINA p. 21

Marco ROBECCHI, *Riccold de Monte di Croce, 'Liber peregrinationis', traduit par Jean le Long d'Ypres*, Strasbourg, Éditions de linguistique et de philologie (EliPhi), 2020 (Travaux de Littératures Romanes. Études et textes romans du Moyen Âge).

Matthieu MARCHAL p. 23

Petrus Berchorius und der antike Mythos im 14. Jahrhundert, hrsg. von Dieter BLUME und Christel MEIER, Berlin / Boston, De Gruyter, 2021. Bd. 1: *Die Metamorphosen Ovids in der Deutung des Petrus Berchorius und in den italienischen Bildzyklen des 14. Jahrhunderts*, hrsg. von Dieter BLUME, Christel MEIER und Caroline SMOUT, 374 pp., 301 Abb. Bd. 2: *Der 'Ovidius moralizatus': Au-*

sgabe, Übersetzung, Kommentar, hrsg. von Christel MEIER, in Zusammenarbeit mit Anna STENMANS.

Laura ENDRESS p. 30

Le Roman de Troie en prose (Prose 5), édition d'Anne ROCHEBOUET, Paris, Classiques Garnier, 2021 (Textes littéraires du Moyen Âge, 59).

Anne ROCHEBOUET, *Réécrire l'histoire de Troie. La cinquième prose du Roman de Troie, compilation et création*, Paris, Classiques Garnier, 2022 (Recherches littéraires médiévales, 36).

Luca BARBIERI p. 33

La Mort Garin Le Loherain. Éditée d'après la rédaction I (Dijon 528) avec les variantes de N (Arsenal 3143) par Jean-Charles HERBIN et Cécile CONSTANCE, Genève, Droz, 2023 (TLF 662).

May PLOUZEAU p. 53

Réponse de Jean-Charles HERBIN et Cécile CONSTANCE p. 73

Madeleine JEAY, *Les Héritiers du tournoi de Noauz. Les tournois des dames, Hem, Chauvency*, Paris, Classiques Garnier, 2023 (Recherches littéraires médiévales 39).

Serena MALERBA p. 75

2. Études

Silvère MENEGALDO, *Le dernier ménestrel? Jean de Le Mote, une poétique en transition (autour de 1340)*, Genève, Droz, 2015 (Publications romanes et françaises, 265).

Timothée SÉBERT p. 81

Francisco Pedro PLA COLOMER, Santiago VICENTE LLAVATA, *La materia de Troya en la Edad Media Hispánica. Historia textual y codificación fraseológica*, Madrid / Frankfurt am Main, Iberoamericana / Vervuert, 2020 (Medievalia Hispanica, 33).

Davide NOVATI p. 84

Alain CORBELLARI, *Oton de Grandson*, dans *Histoire littéraire de la France*, t. 47, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2021.

Gabriella PARUSSA p. 88

Réponse d'Alain CORBELLARI p. 91

Davide BATTAGLIOLA, *Il Libro di costumanza*. Fonti, tradizione, testi, con una premessa di Maria Luisa Meneghetti, Milano, Ledizioni, 2022.

Mara CALLONI p. 94

Paolo GATTI, *Per Fabulas*, a cura di Caterina MORDEGLIA e Antonella DEGL'INNOCENTI, Firenze, SISMEL – Edizione del Galluzzo, 2022 (Fabula. Fables from Antiquity to Modern Times 1).

Stephanie WITTWER p. 101

Les Miroirs aux princes aux frontières des genres (VIII^e-XV^e siècle), dir. Nicolas MICHEL, Paris, Classiques Garnier, 2022.

Gavino SCALA p. 104

Arianna PUNZI, *All'ombra di Lancillotto. Storia e imprese del primo cavaliere della Tavola rotonda*, Roma, Carocci Editore, 2022 (Lingue e Letterature Carocci, 365).

Marta MILAZZO p. 110

Francesco MARZELLA, *Excalibur. La Spada nella roccia tra mito e storia*, Roma, Salerno Editrice, 2022 (Aculei 49)

Richard TRACHSLER p. 116

ÉDITORIAL

La *Revue Critique de Philologie Romane* est une revue scientifique qui est constituée uniquement de comptes rendus. Sauf erreur, c'est la seule publication de ce type dans notre champ disciplinaire et c'est à coup sûr la seule revue qui prévoit un échange avec l'auteur de l'ouvrage recensé en lui offrant la possibilité de publier, s'il le souhaite, une réplique dans le même numéro, à la suite du compte rendu.

Cette formule 'dialogique' a parfois fonctionné et continue, dans le présent fascicule, à donner lieu à des échanges de points de vue pour lesquels la *Revue critique* met à disposition un espace encadré, mais relativement libre. Nous attachons de l'importance à cette formule et souhaitons la conserver à l'avenir.

Nous sommes amenés, par contre, à constater que le concept même du compte rendu est, comme on dit de nos jours, *en crise*. Considéré comme un genre mineur, un exercice pour débutants ou l'occasion de faire des éloges complices à un collègue de sa propre cordée ou, au contraire, noircir les tenants d'un autre clan universitaire, il n'a jamais eu la vie facile. Mais ce qui a changé ces dernières années c'est que les instances nationales et les grands organismes de recherche ont sorti le compte rendu de leur comptabilité: au moment de rendre nos rapports d'activités, d'établir nos CVs pour demander la prochaine bourse ou soumettre la prochaine requête pour un projet de recherche, les heures, les jours ou les semaines que nous avons investis pour écrire un compte rendu ne valent donc plus rien. Mécaniquement, la *Revue Critique de Philologie Romane* a plus de mal à trouver des collaboratrices et des collaborateurs motivés, en particulier parmi les collègues en début de carrière.

En attendant que les organismes de recherche se rappellent que sans compte rendu sérieux la *peer review* à laquelle ils tiennent tant ne peut se faire et que la communauté scientifique a besoin de cette auto-évaluation explicite, nous avons pris la décision de nous adapter à cette nouvelle donne.

Après deux décennies d'existence, la *Revue Critique de Philologie Romane* a donc changé de formule. Elle prévoit désormais trois types de rubriques correspondant à trois types de discussions de publications récentes:

- des mises en relief, d'environ 6.000 à 10.000 mots, qui s'appuient sur une publication récente, en proposant une lecture critique et font aussi le point sur les recherches dans le domaine en question. Ce format permettra à la publication en question d'accéder au statut d'«article» et d'être valorisé comme il se doit. C'est la principale nouveauté.

- des comptes rendus ‘classiques’, qui présentent et discutent une publication – article ou livre – de façon critique.
- des comptes rendus brefs, purement informatifs, qui signalent l’existence d’une publication.

Les numéros anciens sont désormais téléchargeables sur le site du Romani-sches Seminar de l’Université de Zurich:

<https://www.rose.uzh.ch/de/forschung/forschungamrose/zeitschriften/re-vuecritique.html>

Massimo BONAFIN & Richard TRACHSLER
Co-directeurs de la Revue Critique de Philologie Romane

question de Lancelot, puisque – comme le titre l’indique explicitement – ce qui se passe dans l’ombre de Lancelot nous intéresse également: d’où la fine analyse des figures de grande importance, comme l’inquiétante Vivienne/Niniene, la Dame du Lac, ou le roi Arthur, personnage désormais faible, incapable de défendre son royaume et donc destiné à succomber³. Mais la grande richesse du livre, finement et finalement philologique, réside dans l’attention constante à la tradition manuscrite: l’auteure est résolument engagée à considérer les textes dans leur consistance historique, géographique et matérielle et à montrer comment chaque rédaction individuelle, répondant à des exigences différentes selon les époques, offre parfois même des clés d’interprétation opposées. Les livres, loin d’être des objets inertes, doivent être interrogés historiquement pour saisir les métamorphoses du personnage, mais aussi les métamorphoses de la tradition manuscrite. Du niveau micro au niveau macro, les scénarios de lecture, nombreux et inédits, proposés par A.P. se révèlent convaincants et exploitent un riche matériel. Malgré quelques répétitions (voir, par exemple, pp. 28 et 152), l’ouvrage est dans l’ensemble bien soigné et sa bibliographie étendue et utile. En conclusion, *All’ombra di Lancillotto* constitue un livre absolument indispensable pour ceux qui s’apprêtent à aborder le *Lancelot-Graal* et à problématiser ses aspects ecdotiques et littéraires.

Marta MILAZZO
Università Statale di Milano

Francesco MARZELLA, *Excalibur. La Spada nella roccia tra mito e storia*, Roma, Salerno Editrice, 2022 (Aculei 49), 194 pp.

L’histoire d’Excalibur, la mythique épée qu’extrait Arthur du rocher, a fasciné pareillement les chercheurs et le grand public depuis des générations. L’épée, qu’elle se nomme Excalibur ou non, se donne à un homme, Arthur ou un autre, qui accède ainsi au trône d’un pays. C’est le signe d’une élection surnaturelle en même temps que le geste audacieux d’un mortel. Ce schéma, qui articule la sphère des hommes et celle des dieux, comporte indubitablement une dimension mythique et, donc, potentiellement universelle. Mais au fil des siècles, au gré

³ Une perspective aussi large et interconnectée dépasse les monographies nord-américaines, pourtant d’excellente qualité, sur le modèle du ‘casebook’, publiées par Garland dans la série «Arthurian Characters and Themes», de 1995 à 2002.

des espaces, ce mythe a été formulé dans différentes langues et de différentes manières, recevant des formes historiques concrètes.

L'objectif du livre de Francesco Marzella est d'étudier, selon le sous-titre de son ouvrage, ce qui se situe dans l'entre-deux, entre *mito e storia*, dans un mouvement qui est, on le verra, un va-et-vient entre les deux pôles. Il présente pour cela le dossier de l'épée (plus rarement un autre objet) «réservée» dans un grand nombre de texte médiévaux et commente, dans la mesure du possible, les rapports et filiations. C'est un exercice à la fois très exigeant et un peu ingrat puisqu'il faut être au courant des recherches qui se font en philologie française, italienne, latine, germanique, nordique etc., et intégrer, en même temps, les apports de l'hagiographie et de l'archéologie médiévales, et, dans une moindre mesure, de la mythologie et de l'anthropologie comparées. Mais, surtout, il ne suffit pas de maîtriser l'état présent dans tous ces domaines, il faut aussi savoir présenter les données de façon intelligible et sans parti pris pour ne pas perdre ou agacer son lecteur en cours de route. Ce n'est pas le moindre des mérites de Francesco Marzella que d'avoir su négocier tous les virages de ce parcours compliqué.

Après une *Prefazione* de Franco Cardini (pp. 9-12) et une courte *Premessa* de l'auteur (pp. 13-15) le volume, donc, s'ouvre sur un premier développement consacré à Arthur et ses épées (*Le Spade di Artù*, pp. 16-37). Francesco Marzella rappelle que c'est Geoffroy de Monmouth, qui, dans l'*Historia Regum Britanniae*, mentionne le premier l'épée d'Arthur en lui attribuant un nom – *Caliburnus* – et une provenance, Avalon. Geoffroy ne contient pas le célèbre récit de l'épée dans le perron constitutif de l'élection d'Arthur. Ce passage, on le sait, se trouve chez Robert de Boron, qui, vers 1200, est le premier à raconter, en français, une «épreuve de l'épée». Dans le deuxième chapitre, *Il "Pastorale nella Rocca"* (pp. 38-58), on découvre un texte antérieur d'une soixantaine d'années qui contient un motif similaire. C'est un texte hagiographique, la *vita beati Eadwardi regis Anglorum* d'Osbert de Clare, et l'objet qu'il s'agit d'extraire n'est pas une épée, mais, en quelque sorte, l'arme d'un évêque, la crosse. L'épisode se situe sous le règne de Guillaume le Conquérant et met en scène Lanfranc, l'archevêque de Canterbury, et Wulfstan, évêque de Worcester. Lors d'un concile à Westminster, Lanfranc exige que Wulfstan lui rende le bâton épiscopal, sous prétexte qu'il n'est pas assez instruit pour exercer la fonction d'évêque. Wulfstan ne s'y oppose pas et laisse la crosse enfoncée dans la pierre du tombeau d'Édouard le Confesseur, dans laquelle elle entre comme dans de la «cire liquide». Personne, même pas Lanfranc lui-même, n'est capable d'en extraire la crosse. L'archevêque reconnaît alors son erreur et la volonté divine et implore Wulfstan de continuer à exercer sa fonction. Pour Francesco Marzella, Robert de Boron et Osbert de Clare reprennent tous les deux un modèle commun dont voici les contours:

In uno spazio e in un tempo sacri, il protagonista, partendo da una posizione di svantaggio e pur non essendo il solo a cimentarsi nella prova, è l'unico in grado di estrarre un oggetto simbolo di una carica dalla pietra (o, più in generale, da un materiale dura) e così facendo dimostra al giudice della prova e all'assemblea dei presenti che è volontà divina che la carica sia ricoperta proprio da lui (p. 58).

Arrivé à ce point de l'enquête, l'auteur se livre à une opération d'élagage pour examiner et puis écarter les textes mettant en scène d'autres personnages et d'autres objets. Dans *Eroi alla prova* (pp. 59-80), il fait le point sur San Galgano, un saint toscan, dont on peut encore aujourd'hui voir l'épée près de Montesiepi, probablement le plus intéressant des cas qu'il s'agit d'écarter. Moins concrète, mais intrigante, est la *Sarmatian connection* (*Fra Celti e Sciti*, pp. 68-72), qui cherche à mettre en jeu les parallélismes indo-européens, et carrément évanescents sont les tentatives de trouver des sources dans la mythologie gréco-latine (*La Spada sotto la roccia*, pp. 72-75, autour de Thésée, *Il Ramo d'oro*, pp. 75-77, autour d'Énée, *Nascita di un Lago*, pp. 77-80, autour d'Hercule). C'est donc à juste titre que Francesco Marzella les écarte de la route de son enquête. Le voyage, maintenant, se dirige vers le Nord, où les échos avec la légende d'Excalibur sont forts et nombreux. Dans *Storie dal Nord* (pp. 81-102) on plonge dans l'univers fascinant des *sagas* pour découvrir le matériel héroïco-mythologique qui explique le monde et son fonctionnement à travers tout type de récits, dynastiques ou autres. Dans la *Völsungasaga*, composée en Norvège, vraisemblablement sous le règne de Hákon IV (1217-1263), mais contenant du matériel sensiblement plus ancien, se trouve un épisode qui intéresse de près la présente enquête¹: dans la demeure des Völsunga on prépare le banquet pour les noces de Siggeir, roi des Goths, et la fille de Völsungr, Signy. La salle principale est remplie d'invités qui se sont regroupés autour des feux éclairant la salle. Toute la demeure est construite autour d'un immense arbre, le Barnstokkr, «tronc aux enfants», qui se trouve au centre de la salle. Se présente alors un invité-surprise, pieds nus, mal vêtu, aux cheveux blancs et avec seulement un œil. Il s'agit clairement d'Odin, l'ancêtre de toute la dynastie. À la main, il a une épée. Il entre dans la salle, s'approche de l'arbre et enfonce l'arme dans le tronc jusqu'à la garde. Il déclare à la salle stupéfaite que qui sera capable d'extraire l'arme pourra la garder en guise de don de sa part et ajoute qu'il n'existe pas de meilleure arme que celle-ci. Les invités de précipitent pour tenter l'épreuve, mais seul Sigmundr, fils aîné de Völsungr, réussit à l'extraire avec grande facilité, au détriment de Siggeir, qui

¹ Il s'agit du chapitre III de la Saga, que je rends ici d'après le résumé très vivant de Francesco Marzella.

propose de l'acheter à prix d'or. Le jeune Sigmundr refuse avec mépris, répondant que si l'arme lui avait été destinée Siggeir n'avait qu'à la retirer lui-même.

On retrouve ici tous les ingrédients du récit de Robert de Boron, qui pour des raisons variées ne peut avoir été la source de l'épisode de la *Völsungasaga*. Dans un contexte totalement païen, l'épisode nordique lie, comme le *Merlin* français, sacralité et royauté, dans un récit qui correspond assez précisément au modèle commun identifié par Francesco Marzella à la base des récits autour d'Arthur et de Wulfstan. C'est encore la littérature norroise qui fournit un second exemple d'une épreuve de l'épée dans la *Hrólfs saga kraka*, qui est encore plus complexe puisque Björn, sachant que sa mort est proche, laisse à ses trois fils trois épées fichées dans la pierre d'une grotte. Chacun saura extraire celle qui lui est destinée (pp. 97-99). Le motif de l'épreuve de l'épée circule dans la sphère septentrionale. Le chapitre suivant, *Depredare i morti* (pp. 103-125), étudie davantage, toujours dans les textes nordiques, le devenir des épées à la mort de leur possesseur. Un corpus de textes assez consistant relate en effet des tentatives variées de la part d'individus qui cherchent à entrer en possession d'une de ces épées, en pénétrant dans les *tumuli* où sont enterrés les guerriers. Souvent, il faut alors lutter avec l'esprit des morts ou renoncer à l'entreprise devant un poing ou un bras qui refuse, au-delà de la mort, de lâcher une arme «réservée» pour la céder à quelqu'un qui n'en est pas digne. Mais qui réussit l'épreuve, en tire la légitimité d'un chef. C'est dans ce contexte qu'est évoqué le sort de Durendal dans l'épisode que les romanistes connaissent à travers les versions occitanes de la *Chanson de Roland*, mais qui est ici discuté à partir de la *Karlamagnús saga* (pp. 119-122). Même si Durendal contient des reliques et est donc une arme miraculeuse plus que magique ou merveilleuse, elle est elle aussi rattachée à la mythologie nordique puisqu'elle a été forgée, on s'en souvient, par *Galant*, le *Wieland* des Germains. Le lien entre Excalibur et le monde nordique, qui connaît une véritable mythologie de l'épée, est donc bien établi. Reste à déterminer la trajectoire qui mène de l'univers septentrional, païen et mythique, vers Arthur et Wulfstan, champions du monde chrétien.

Dans le chapitre conclusif (*Conclusioni: Le vie dei racconti*, pp. 126-149), l'auteur fait efficacement le point sur les différents dossiers présentés et sur sa thèse principale qui accorde une place de choix à la légende de Wulfstan. Suivent, pour finir, les notes, regroupées donc de façon un peu malcommode en fin de volume et organisées par chapitres (pp. 153-172), une table généalogique dépouillée des rois d'Angleterre qui permet de visualiser le lien entre Henri II et Édouard le Confesseur (p. 180), et des index des personnages, des titres et des lieux (pp. 183-92). L'insertion d'une liste complémentaire (*Personaggi, luoghi e spade*, pp. 175-179), qui fonctionne comme un petit répertoire explicatif des noms propres, correspondant aux différents dossiers textuels, montre que l'auteur a réfléchi sur comment aider le lecteur qui se serait égaré à retrouver le fil des

récits et des personnages. Toutes les entrées ne sont pas totalement auto-suffisantes («Elena: nipote del duca Hoel, alleato di Artú», par exemple, pourrait profiter d'un petit ajout «rapita dal gigante del Mont Saint-Michel», personnage qui, lui, n'est mentionné nulle part), mais tel qu'elle est, elle rend service surtout pour les textes nordiques qui mettent en scène de nombreux personnages qui ne sont pas familiers au public romaniste. Il n'y a pas de bibliographie générale, mais les notes contiennent beaucoup d'informations, en particulier sur les éditions et les traductions des textes peu connus.

On l'a dit en ouverture, le livre était difficile à réussir et facile à rater, essentiellement parce qu'il faut être spécialiste de tout et savoir présenter les données à un public qui n'est spécialiste de rien ou seulement d'un domaine, comme moi. Il serait donc injuste de reprocher à Francesco Marzella de ne pas être au courant de tous les soubresauts internes à une discipline particulière. L'exposition des données est exemplaire et les faits sont interprétés certes en fonction d'une hypothèse de lecture, mais sans parti-pris. Le lecteur, spécialiste ou simple amateur curieux d'en savoir plus sur Excalibur ou les épées au Moyen Âge, trouvera ici une synthèse claire et inspirée. Je me permettrai néanmoins d'ajouter quelques remarques qui sont celles du spécialiste de littérature française qui se pose les questions qui n'ont pas cessé de hanter la critique depuis les origines. L'hypothèse de Francesco Marzella, en quelques mots, est que la légende de Wulfstan et de la crosse épiscopale fichée et extraite de la tombe d'Édouard le Confesseur est à la base de la légende d'Excalibur. Du point de vue chronologique, il n'y a aucun doute puisqu'elle circulait en Grande-Bretagne dès 1138 et du point de vue de l'accessibilité du texte non plus: la *Vita beati Eadwardi regis Anglorum* d'Osbert de Clare a circulé. Elle représente, pour Francesco Marzella, un *modello narrativo*, un schéma dont la *vita* du Confesseur constituerait déjà un reflet, et qui aurait fourni à la légende arthurienne l'élément central qu'est la «capacité exclusive» à extraire l'objet de la pierre. C'est ce *modello narrativo*, et non pas la *vita* elle-même, qui est à la base de la légende d'Excalibur. «Quanto all'origine del modello narrativo, bisogna riconoscere come sia impossibile giungere a conclusioni definitive» (p. 127). Mais ces origines se trouvent indubitablement en Scandinavie puisque la littérature nordique connaît à date ancienne à la fois le motif de l'épreuve de l'épée et celui de l'épée fichée dans un tronc ou cachée dans une grotte, réservée à un élu. Ce fond nordique mythologique et littéraire est arrivé en Grande-Bretagne avec les Vikings au même titre que des mots scandinaves ou certains éléments matériels caractéristiques de leur culture. Cet itinéraire est conforme aux données et tout à fait plausible. Le spécialiste de littérature française s'interroge toutefois sur le lien avec Robert de Boron. Contrairement à ce que pensait la critique plus ancienne, l'auteur du *Merlin* ne peut pas être identifié avec le *Robert de Burun* attesté «in Inghilterra nel 1186 e in rapporti con la corte di Enrico II» (p. 135), car notre Robert provient d'un autre Boron, près

de Montbéliard, comme il a été démontré de manière irréfutable avec des arguments linguistiques². Que l'*Ur-modello narrativo* soit arrivé, avec les Vikings, sur l'île, puis se soit diffusé de manière textuelle à travers la *vita* d'Édouard, soit. Mais que ce modèle ait irrigué aussi le *Merlin* de Robert de Boron est plus difficile à admettre. Des différences persistent et le développement que connaîtra l'histoire de l'épée arthurienne, avec, en particulier, son retour au lac raconté par la *Mort Artu*, ne se trouve pas dans la *vita* d'Édouard, mais se rencontre dans le folklore indo-européen et plaide donc plutôt pour une utilisation indépendante d'un schéma mythique dont les différents textes constituent les reflets littéraires, donc historiques. Mais même pour qui n'a pas le courage de franchir le dernier pas pour adhérer totalement à l'hypothèse exposée par Francesco Marzella, ce livre est désormais la référence en la matière, il fonctionne à la fois à la manière d'un *source book* qui regroupe et résume le corpus et comme guide éclairé à travers une matière dense et peu familière aux romanistes.

Richard TRACHSLER
Universität Zürich

² François Zufferey, «Robert de Boron et la limite nord du francoprovençal», *Revue de linguistique romane*, 70 (2006), 431-469. L'étude amène donc à amender une grande partie de la littérature critique antérieure, y compris mon étude *Merlin l'Enchanteur. Etude sur le "Merlin" de Robert de Boron*, Paris, SEDES, 2000.